

Critique
Un spleen de résistance
***Ruth* de François Delisle**

Marco de Blois

Number 76, Spring 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23034ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

de Blois, M. (1995). Review of [Critique : un spleen de résistance / *Ruth* de François Delisle]. *24 images*, (76), 26–27.

ce qui a été écrit. C'était la même chose dans *Beebe-plain*, mon film précédent.

Mais vous avez quand même une attitude très naturaliste. Est-ce que ce naturalisme correspond à une vision précise du cinéma?

Je sais davantage ce que je n'aime pas que ce que je défends. Je ne supporte pas, par exemple, de voir apparaître la technique ou le théâtre dans le jeu des comédiens. Et mon approche de la direction d'acteurs n'est pas du tout psychologique. Je travaille les gestes, les intonations, la diction. Je ne fouille pas dans les motivations des personnages et dans ce qui est enfoui dans le scénario.

Cela dit, quand je choisis un comédien, c'est la personne qui m'intéresse, pas sa formation ni son expérience. Je me verrais assez bien travailler avec des non-professionnels. Parce que je puise dans la personne qui est devant moi, pas dans le personnage. Par exemple, pour le personnage interprété par Micheline Lanctôt, j'ai voulu aller chercher le côté amer qu'elle dégage parfois. J'ai même écrit la scène où elle est de dos sur la galerie spécialement pour elle, pour qu'elle exprime cette amertume. Il me semble que cette façon de miser sur ce qu'ils sont ou sur leur image accélère le processus de la direction d'acteurs. J'ai besoin d'expliquer les choses moins longtemps. Par ailleurs, ce n'est pas systématique. Avec Ariane Frédérique, c'était même le contraire, je devais l'éloigner d'elle-même parce qu'elle avait tendance à embellir le personnage.

Vous êtes un ancien étudiant de l'Université Concordia, alors avez-vous travaillé avec des techniciens qui vous suivent depuis l'école?

Je ne suis pas vraiment un rassembleur. J'ai passé trois années à Concordia en voulant abandonner à chaque année. Alors, c'est un sujet délicat... D'un côté c'est une oasis formidable où on trouve une quantité considérable d'équipement, mais de l'autre les étudiants finissent par s'imaginer que la réalité ressemble à Concordia, ce qui n'est pas du tout le cas. J'étais donc choqué par le côté non réaliste de la situation et par l'espèce de «trip» hollywoodien qui s'emparaient des étudiants. À l'époque, on m'a rapidement apposé l'étiquette de mouton noir du département. J'avais d'ailleurs couru après en écrivant une lettre ouverte dénonçant le fait que le département devenait un dépôt d'équipement.

Les professeurs avec qui je me sentais des affinités me semblaient marginalisés par le climat du département. Ron Hallis, par exemple, qui faisait d'excellents documentaires en Afrique et qui nous apportait la réalité sur un plateau d'argent était méprisé par toute une bande d'étudiants qui rêvaient de travellings à la Scorsese.

Donc, pour Ruth, vous avez dû trouver des techniciens qui étaient prêts à vivre une telle aventure?

En fait il n'y en a qu'un qui a participé au film du début à la fin. J'avais rencontré plusieurs techniciens sur le plateau de *Deux actrices*, de Micheline Lanctôt, dans lequel j'ai fait l'acteur. J'ai voulu partager l'expérience du film avec eux et je me suis trompé, de sorte que le tournage de *Ruth* a été littéralement un enfer. J'avais de grandes espérances et je suis très exigeant, avec moi-même comme avec les autres. J'ai occupé toutes sortes de petits emplois pour arriver à faire mes films, sans me préoccuper des risques. J'ai mis tous mes œufs dans le même panier. Ce qui fait qu'avec *Ruth*, j'ai finalement compris que je ne pouvais pas demander aux autres de vivre cela aussi intensément que moi.

CRITIQUE

RUTH

Un spleen de résistance

PAR MARCO DE BLOIS

Premier long métrage de François Delisle, *Ruth* est un film singulier — un «vrai» film, tourné avec presque rien — qui a l'effet d'une belle tache d'encre dans la blancheur livide de notre cinéma. Ici, aucune démonstration du genre «voyez ce que je sais faire», comme cela arrive assez souvent chez les jeunes cinéastes qui veulent se faire aussi gros que le bœuf. À contre-courant de toute tendance esthétisante, le réalisateur filme simplement, patiemment, sans afféterie, cadrant là où il le faut, laissant place à la durée, au silence. Ce portrait de jeunes adultes vivant un spleen qu'on associe généralement à la génération X est d'une sincérité et d'une gravité d'autant plus rares que le sujet n'a souvent donné au cinéma que des films branchés et racoleurs.

Jeune fille butée et insaisissable, Ruth refuse de se laisser imposer quoi que ce soit. Ayant quitté Kamouraska pour aller «vivre sa vie» à Montréal, établie chez son frère (Émmanuel Bilodeau, formidable, qui mérite beaucoup plus que les rôles de parure que lui ont donnés récemment Charles Binamé et Robert Ménard), elle n'en fait qu'à sa tête, saute d'un amant à l'autre, s'installe en parasite un peu partout. Sa fougue, sa jeunesse et son inconséquence se heurteront cependant avec une violence inattendue à l'incompréhension de chacun.

Delisle poursuit ici le travail de filmage direct amorcé dans son précédent film, le moyen métrage *Beebe-plain*. Entre autres, il utilise le plan-séquence pour capter des tableaux spontanés et parfois improvisés où tous, sans exception, béné-



Ruth (Ariane Frédérique), jeune fille butée et insaisissable.

PHOTO: ANTOINE SAITO

ficient d'espace et de temps, ce qui leur permet d'exister pleinement, avec dignité, devant la caméra. Cela nous vaut des moments savoureux, candides et vrais, comme pris sur le vif. Par exemple, cet instant de suspension qui scelle le destin des personnages: fraîchement débarquée, la jeune fille contemple Montréal, haut perchée sur un balcon avec son frère. Le dialogue se résume alors à l'essentiel, quelques mots lancés laconiquement — «C'est grand; non, c'est laid» —, qui en disent plus long et avec plus d'économie que des échanges lourdement explicatifs. *Ruth* donne ainsi l'impression très forte de pénétrer l'intimité d'une génération, d'une famille. Ce n'est pas par hasard d'ailleurs que Micheline Lanctôt effectue une touchante apparition dans le rôle de la mère: le réalisateur, on s'en souvient, avait joué le chum de Pascale Bussièrès dans *Deux actrices*. De même, quelques-uns des comédiens de *Beebe-plain* sont ici de retour.

Toujours dans cet esprit du direct, il sait tirer avantage des éléments naturels qui se sont imposés à lui en tournage. Ainsi, les lourds ciels blanc mat coincés dans le haut du cadre (que d'aucuns auraient jugés fort peu photogéniques) diffusent une lumière blafarde qui s'accorde au propos, en ce sens que sous un tel éclairage, ni la ville, ni la campagne n'ont l'effervescence que Ruth recherche. À Kamouraska, la caméra enregistre de vastes espaces où la morosité d'un hiver sans neige semble avoir gagné chaque brin d'herbe rabougri, tandis que l'exiguïté des appartements modestes et des bars anonymes de Montréal se trouve accentuée par un contact étroit avec les acteurs.

Une poésie du quotidien oriente la construction du récit — un récit qui, tout en vous envahissant de sa langueur, s'articule autour de l'idée de solitude. Les scènes, à l'occasion entrecoupées de fondus au noir, paraissent isolées les unes des autres, comme dégagées d'une progression dra-

matique, pareilles à des fragments flottant dans une sorte de vide existentiel. Pour ajouter à cet effet, la plupart des plans s'ouvrent et se terminent sur de longs silences qu'habitent de légères ambiances sonores (le vent, la rumeur de la ville...), des silences qui emmurent les plans des deux côtés.

Voici donc un film cohérent qui fait corps avec son personnage principal. Têtu, obstiné, en même temps que pudique et secret, il s'impose à nous sans crier gare, sans chercher à plaire à tout un chacun. Pour cette raison, il mérite qu'on le défende farouchement. ■

RUTH

Québec 1994. Ré. et scé.: François Delisle. Ph.: Étienne DeMassy. Mont.: Pascale Paroissien. Son: Pierre Bertrand. Mus.: Me Mom and Morgentaler. Int.: Ariane Frédérique, Frédéric Teyssier, Émmanuel Bilodeau, Micheline Lanctôt, Gaétan Nadeau, Jean Gaudreau, Pascale Paroissien. 70 minutes. Couleur. Dist.: Cinéma libre.